



DAEU A

FOR.CO

Service Commun
de la Formation
Continue

Sujet de septembre 2007

matière : FRANCAIS

Durée : 4 heures

Vous avez le choix entre les deux sujets suivants :

1. Sujet de littérature-dissertation :

Sujet : Dans une interview récente, Serge Rezvani affirme :

« Les enfants aiment entendre tous les soirs la même histoire pour s'endormir. Je pense que la littérature, c'est exactement le contraire, ça réveille.(...)L'histoire qui endort est celle qui donne des réponses. J'aime les questions sans réponse. »

La littérature a-t-elle pour fonction d'apaiser et de rassurer ou de questionner ?
Vous répondrez à cette question en vous appuyant sur des exemples précis tirés de votre expérience de lecteur.

2. Sujet de résumé-discussion :

Résumé

Vous proposerez un résumé du texte en 175 mots (avec une tolérance de plus ou moins 10 %).

Discussion :

Pensez-vous comme l'auteur, que notre société vit une crise des valeurs? Vous développerez votre réponse en la justifiant par une argumentation composée et illustrée d'exemples précis.

Exclusion sociale et faillite du sens

Drogue, casse dans les banlieues et intégrismes... Quand des phénomènes en apparence aussi étrangers l'un à l'autre se manifestent partout à un moment donné, ce n'est pas un hasard. Entre eux et l'esprit d'une époque, il doit bien y avoir un lien. Risquons d'emblée une hypothèse : celle de la faillite du sens.

Si l'on n'est pas toujours d'accord sur les critères à partir desquels, dans le cours de l'évolution, on peut dater l'apparition de l'homme (les outils ? le feu ? le langage articulé ?), on sait que la créature qui ensevelit ses morts et cherche dans l'au-delà un prolongement et une signification à son existence, celle-là est bien un être humain. L'homme a besoin de sens. Et tout, aujourd'hui - le regard que la science nous donne sur le monde, le pouvoir croissant des hommes sur leur milieu, les problèmes que soulève le développement économique -, ne peut qu'exacerber ce besoin.

Le progrès scientifique a été conçu [...] comme une avancée de la connaissance et de la raison faisant reculer l'ignorance et les superstitions. Or la science ne fait pas reculer l'inconnu comme le soleil, en se levant, repousse les ténèbres. Au contraire, toute question résolue (provisoirement) en révèle vingt autres : de sorte que notre ignorance s'accroît bien plus rapidement que nos connaissances. Le champ de l'inconnu ne cesse ainsi de s'étendre. [...]

Le pouvoir croissant des hommes sur leur milieu résulte, comme le progrès scientifique, de l'efficacité considérablement accrue des moyens techniques dont ils disposent. Hier impuissante devant la mort, la médecine avait pour tâche simple de s'acharner à lutter pour la vie ; mais, à partir d'un certain succès, apparaissent les questions de l'acharnement thérapeutique et du droit de chacun à quitter dignement cette existence. Avec le développement de l'informationnel, des biotechnologies, des matériaux nouveaux, nous voici capables d'explorer la combinatoire gigantesque des éléments constituant la nature, et d'en tirer des combinaisons de gènes et de matières que l'évolution, en quinze milliards d'années, n'a pas eu le temps d'explorer.

En un mot, prenant le relais des forces naturelles, l'homme devient aujourd'hui le moteur de l'évolution qui l'a produit. On en éprouve quelque vertige et l'on voudrait des

repères : mais le monde reste silencieux. Quant à l'économie, lorsque les niveaux de vie étaient voisins du minimum vital et l'appareil productif essentiellement fondé sur l'agriculture, toute augmentation de production engendrait une amélioration du bien-être. Le quantitatif était du qualitatif. Lorsque apparaissent les phénomènes d'encombrement, que se développe une pathologie de la pléthore¹ accompagnée de tout ce qu'Ivan Illich² désignait comme effets contre-productifs de la croissance, émerge, du même coup, la question des finalités, même si on ne veut pas la voir. Produire? Mais quoi ? Pourquoi ? Pour qui ? C'est la question des fins ultimes de l'activité économique - l'être - qui se trouve posée.

Lorsque la nature que l'on transforme pour satisfaire les besoins humains se reconstitue d'elle-même, sa relation avec l'économie ne pose pas problème. En revanche, lorsque l'impact des activités productives altère et menace de détruire les mécanismes régulateurs de la biosphère, on ne peut plus éluder la question du développement durable et du droit des générations futures sur cette planète que nous croyons leur léguer, alors que nous la leur empruntons. D'où l'interrogation fondamentale sur la place de l'économie dans le monde et, plus précisément, sur l'harmonisation des phénomènes de destruction créatrice que le développement et l'évolution de la biosphère mettent en jeu. Lorsque enfin le vivant lui-même devient brevetable et que les organes humains entrent dans le champ de la vente et de la location, peut-on éviter de se demander jusqu'où il est permis d'aller ?

Là où il faudrait de grands idéaux, on ne nous parle plus que de grands équilibres. Insidieusement, au fil du temps, dans l'univers du libéralisme comme dans celui qui se prétendait socialiste, l'accent mis sur les recettes et les moyens du mieux-être a fini par éclipser l'objectif qu'ils sont supposés servir. Au besoin d'un supplément d'âme, on répond : régulation marchande³, compétition, argent.

1. maladie du trop plein

2. Cf., par exemple, *Libérer l'avenir*, Le Seuil, Paris, 1972 ; *Une société sans école*, Le Seuil, 1980 ; *le Travail fantôme*, Le Seuil, 1981.

3. loi du marché

René Passet, (universitaire, écrivain, journaliste),

Supplément au *Monde diplomatique*, collection «Manière de voir », n° 13, août 1991